

INÈS DANDELOT-LEWALIBARI

RÊVE D'AILLEURS !

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-849-9

Dépôt légal : mars 2022

Gabon libre ;

Ceci n'a rien à voir avec l'état gabonais situé en Afrique de l'Ouest, mais une rue située dans un quartier très pauvre au fin fond de la capitale économique du Congo-Brazzaville. Un quartier de cinq cents habitants où plus de la moitié de la population était analphabète et illettrée. La population était enclavée, il n'y avait pas de route comme dans la majorité des quartiers de la ville, il fallait faire plus de cinq kilomètres à pied pour avoir accès aux soins de première nécessité, ou encore aux établissements scolaires de la maternelle au primaire, ou encore des établissements secondaires. Il n'y avait pas non plus d'électricité, l'accès à l'eau pour les besoins quotidiens se limitait aux puits d'eau qu'on trouvait dans les rares parcelles avec des maisons construites en briques, réservées aux riches du quartier. Les pauvres avaient des maisons construites en bois et ils allaient chez les riches pour chercher de l'eau moyennant quelques pièces de FCFA. L'espérance de vie était de soixante ans en moyenne chez les femmes comme chez les hommes. Les maladies tropicales telles que le paludisme, la fièvre jaune, Ebola, typiques des climats tropicaux, ainsi que l'absence de conditions d'hygiène et de soins médicaux, étaient la première cause de mortalité dans le pays.

En dépit de ces conditions difficiles, il y avait les bars, les restaurants ou encore les « boutiques de rue », ce qui rendait le quartier assez vivant et chaleureux. Les femmes étaient majoritairement des ménagères¹. Faut dire que la majorité des femmes ne travaillait pas ou peu, l'apport financier familial était réservé majoritairement aux hommes, c'était à l'homme d'assumer les besoins de la femme, des enfants et des bureaux², voire de la famille entière, question de bien faire asseoir encore un peu plus la domination masculine dans la société. Ne dit-on pas que : « L'argent appelle le pouvoir ! ». Contrairement aux garçons, les filles étaient éduquées pour assumer les tâches d'intérieur, l'éducation des enfants et la fidélisation du mari dans certains cas, dès qu'elles seraient mariées.

1 Se dit d'une femme sans activité professionnelle.

2 Terme utilisé au Congo pour désigner la maîtresse des hommes mariés.

Ma famille composée d'une fratrie de six filles faisait partie des familles riches du quartier, mon père était gendarme et comme tous les hommes du quartier c'était lui qui ramenait l'argent à la maison. Mise à part l'électricité qui faisait défaut, les conditions de vie étaient assez aisées à la maison.

Tous les dimanches ma mère faisait à toutes ses filles les tresses collées, pour être « présentables » à l'école le lundi matin, disait-elle souvent à qui voulait l'entendre, cela lui prenait du temps, mais elle le faisait toujours avec soin et détermination. Nos uniformes d'école étaient toujours repassés au fer à charbon. Et ce lundi, comme depuis ma rentrée à l'école, ma sœur de cinq ans mon aînée et moi prenions le chemin de l'école, nous partions toujours ensemble, c'était à elle que ma mère avait confié la responsabilité de me surveiller à l'école. Nous prenions soin de mettre dans le sac pour toutes les deux, de quoi manger pendant la récréation. À midi nous rentrions à la maison pour déjeuner, les cours n'avaient lieu que le matin. Mon père était absent de l'éducation des enfants, nous ne le voyions que le soir, voire très tard la nuit, il lui arrivait même de ne pas rentrer à la maison sans donner aucune explication ni à ma mère, ni aux enfants et aux membres de sa famille non plus. Les rumeurs couraient comme quoi il avait un bureau, chez qui il passait la majorité de son temps.

Un soir, lors d'une de leurs disputes comme c'était souvent le cas, je l'entendis dire à ma mère qu'il tenait à avoir un garçon : « Une famille est forte quand le couple fait des garçons, car ce sont eux qui s'occuperont financièrement de la famille, défendront leurs sœurs contre les petits copains, etc. » Faut dire que le manque d'enfant garçon dans un couple était considéré par certains comme une marque d'impuissance sexuelle de l'homme et mon père, au-delà de ses diplômes et de sa culture générale assez riche, tenait à respecter ce genre de dictat de la société. Le fait que ma mère ne pouvait et ne voulait plus mettre au monde, était un argument utilisé régulièrement par mon père pour justifier ses infidélités, encouragées par l'ensemble de sa famille. En dépit des fréquences importantes de disputes à l'origine de l'ambiance délétère permanente à la maison, mes parents ne voulaient pas divorcer, ils s'aimaient à leur façon. Disaient-ils.

« Une femme incapable de donner naissance à un garçon est une mauvaise femme ! » disait souvent mon grand-père à son fils pour justifier ses infidélités lors des fréquentes disputes entre ma mère d'un côté, mon père et mon grand-père de l'autre. « Il faut que tu continues à voir cette femme qui te donnera certainement un héritier et qui sauvera ton honneur d'homme ! Ne vois-tu pas comment tu n'es pas respecté dans ta propre famille et dans le quartier ? Il nous faut un fils ! » insistait-il auprès de mon père au vu et au su de ma mère qui curieusement ne trouvait rien à dire pour le contredire. Elle était certainement éduquée à accepter que l'homme ait ce privilège d'aller voir ailleurs sans que cela puisse choquer la société tout entière contrairement à la femme. Ma mère acceptait que mon père ait un ou plusieurs bureaux, du moment que les besoins financiers de toute la famille étaient comblés, que ses filles aient de quoi manger, se vêtir ou les fournitures scolaires pour qu'elles étudient dans de bonnes conditions. Elle se contentait alors de ce que lui donnait mon père, les sujets de leurs disputes n'avaient rien à voir avec les infidélités de mon père mais du fait que mon père ne donnait pas ou peu l'argent de la popote pour les raisons encore inconnues à ce jour, ou encore, les fois où les besoins de ses filles n'étaient pas comblés. L'éducation de ses filles était l'objectif de sa vie et rien au monde n'aurait réussi à la détourner de cet objectif même pas les infidélités de son mari.

Les filles selon les coutumes ou certaines traditions étaient considérées comme les enfants de la famille maternelle. En effet, lors des mariages coutumiers ou dot, ce sont les oncles maternels qui faisaient généralement la liste du mariage, ce sont eux qui bénéficiaient également des grosses parts financières ou matérielles du mariage contrairement aux oncles paternels. Est-ce la raison pour laquelle les pères se sentaient peu concernés par l'éducation des filles ? Est-ce la raison pour laquelle, les enfants filles étaient considérés comme les enfants appartenant exclusivement à la famille maternelle en particulier des oncles maternels ? Certainement oui !

Du haut de mes cinq ans, j'étais au courant des problèmes entre mes parents car les disputes se faisaient généralement au vu et au su de tous, même du quartier, mais par respect et/ou par honneur vis-à-vis des parents et au nom des coutumes, on n'avait pas le droit de dire un mot, ni d'intervenir ou encore de prendre parti de celui ou de celle qui avait raison, nous étions condamnés à rester spectateurs de ces scènes parfois très violentes, il fallait juste croiser les doigts pour que cela se termine le plus rapidement possible et qu'ils n'en viennent pas aux mains. Ma mère était une femme de caractère qui prenait beaucoup de place dans la maison, c'était difficile d'exister en sa présence. Résultat, tous les enfants obéissaient à toutes ses

demandes sans dire un mot. Aucun enfant ne lui tenait tête même pas mon père ni aucun autre membre de la famille qui habitait chez nous.

J'étais comme mes frangines, une fille timide et réservée, je me posais des questions sur la relation entre mes parents ou encore de ce que j'entendais sur la place des filles ou encore la place très importante de l'homme dans la société, nous étions éduquées par ma mère dans le but d'être toutes, des bonnes épouses d'intérieur au sens propre du terme. Il fallait savoir toutes les tâches d'intérieur réservées majoritairement aux femmes.

Ma maîtresse de CP habitait dans le même quartier que nous, une jeune femme d'une trentaine d'années qu'on voyait et entendait peu, c'était la seule femme qui travaillait dans le quartier, les gens disaient souvent qu'elle était « orgueilleuse » ou « hautaine », nous prenions l'habitude ma sœur et moi de rentrer de l'école avec elle. Elle avait une voix douce et s'habillait toujours bien, je me sentais rassurée en sa présence et nous discutions de l'école et de plein d'autres sujets du quartier. Au fil du temps, je finis par apprécier cette femme si différente de toutes et j'eus envie au final de lui ressembler quand je serais grande. Plus je grandissais, plus j'avais la certitude, dès mes cinq ans, que je trouverais mon épanouissement ailleurs que dans ce contexte familial. C'est de là qu'est née certainement mon envie d'ailleurs ou encore ma volonté de faire différemment les choses. J'avais des bons résultats scolaires, en même temps, avec ma mère, je n'avais pas trop le choix que de ramener des bonnes notes à la maison. Déjà, elle n'avait que des filles et si en plus de cela elles n'étaient pas intelligentes à l'école, ça allait être le déshonneur absolu pour elle, voire une malédiction. Et ça, elle ne l'aurait pas supporté vu sa fierté, il fallait qu'elle se présente devant ses copines en disant fièrement : « Certes, je n'ai que des filles, mais elles sont intelligentes et bien éduquées et seront des bonnes femmes à épouser ! » C'était l'objectif de sa vie et aucun enfant n'allait l'empêcher d'atteindre cet objectif. À cela s'ajoutait l'éducation religieuse ! J'avais du mal à savoir si son attitude était conditionnée par la religion, la tradition ou tout simplement par la peur d'être déshonorée par ses enfants, les trois hypothèses étaient valables !

La rencontre de ma vie s'est faite alors que j'avais onze ans et que je me préparais à rentrer dans le cycle secondaire, j'avais un peu plus de liberté pour sortir, ma mère me laissait voir chez eux certains de mes amis qu'elle connaissait, j'y allais sans être accompagnée par ma sœur aînée. Je n'étais pas autorisée à faire des dizaines de kilomètres non plus, il fallait rester autour de la maison, c'est ainsi que je me suis retrouvée un samedi après-midi chez un ami de l'école, nos parents se connaissaient et ma mère avait confiance en l'éducation de leur fils et elle savait que je ne risquais rien à fréquenter Tom, c'était un garçon gentil en qui j'avais confiance.

En arrivant chez Tom, je retrouvais une dizaine de copains qui étaient là, nous jouions tout l'après-midi à différents jeux comme peuvent le faire les enfants de notre âge. La maison de Tom n'était pas si accueillante mais je me sentais bien, faut croire que, dès qu'il était question de sortir de mon contexte familial, j'étais heureuse ! Je détestais cette ambiance familiale où

les sujets tournaient toujours autour des parents, où il y avait peu de place pour les enfants pour s'épanouir. Je m'ennuyais à la maison sans télé, le seul poste de radio que nous avions était partagé par l'ensemble des personnes habitant dans la maison : les sœurs, les demi-frères et les cousins jusqu'au quatrième degré, les oncles maternels et paternels et bien d'autres personnes dont j'ignorais même nos liens de parenté, comme cela est souvent le cas dans de nombreuses familles congolaises.

En effet, dès qu'une personne jeune (fille ou garçon) commençait à travailler, ou dès qu'elle s'installait en couple, elle était aussitôt envahie par la famille de loin ou de près bon gré mal gré, on ne lui demandait pas son avis, c'était la famille qui s'imposait et imposait les gens avec qui, il ou elle devait partager sa maison ou encore ses biens ! Les conjointes ou les conjoints n'avaient pas un mot à dire, ils obéissaient sans dire un mot de peur d'avoir un sort maléfique qui se manifestait généralement par une forme d'infertilité du couple ou autres malédictions qui pouvaient aller jusqu'à la mort. Il fallait se soumettre à la famille, c'était la tradition de nos ancêtres. Autant la religion, en particulier le christianisme, est présente dans la société autant les croyances traditionnelles locales sont présentes aussi. Cela peut paraître contradictoire car coutumes et religion sont généralement à l'opposé.

Je n'arrivais pas à m'épanouir dans cet environnement, mes sœurs ne sortaient pas ou peu, elles se sentaient certainement mieux que moi à la maison, elles avaient certainement ce caractère avantageux qui leur permettait de survivre à cet environnement familial à la limite de l'autoritarisme. On n'avait même pas à faire des bêtises pour exister comme peuvent faire certains enfants pour attirer l'attention des parents. Tous les prétextes étaient bons pour moi pour s'évader, j'étais certaine d'une chose : je ne survivrais pas dans cette ambiance faute d'avoir ce caractère avantageux conformément à la théorie de Darwin, je cherchais désespérément un environnement compatible avec mon caractère, je finirais bien par le trouver, il était certainement ailleurs. Pensais-je très fort.

Tom est la bonté faite chair, il n'a jamais été question de sexe entre nous, il est l'ami que l'on rencontre qu'une seule fois dans une vie, il était serviable prêt à sauver le monde entier, il fait partie de ceux qui peuvent vous changer les choses positivement tant tout en lui est amour. Je n'ai jamais compris le processus par lequel on arrive à un tel niveau de bienveillance et de bonté, je ne suis pas certaine qu'il soit conscient de sa générosité, ce qui le rendait encore plus charmant... je l'aimais beaucoup.

Il était temps que je rentre chez moi à l'heure prévue par ma mère si je voulais avoir d'autres occasions de m'évader. « À la moindre bêtise, tu seras privée de sortie ! » m'avait-elle déjà dit pour me prévenir. En sortant de chez Tom je pris un livre qui traînait sur la table à manger depuis mon arrivée.

— Es-tu sûre de vouloir lire ce livre ? me demanda Tom

L'avait-il lu ? Pourquoi me posait-il cette question ? Sur la couverture du livre, une belle femme, certainement une Congolaise, habillée avec un haut « léopard » qui laissait deviner la générosité de sa poitrine mais ce qui

attirait le plus mon attention, c'était le pistolet qu'elle avait entre ses mains comme c'est le cas sur la majorité des couvertures des sas de Gérard de Villiers. Elle n'avait pas l'air malheureuse, au contraire ! Elle semblait assumer l'arme qu'elle tenait. Quel rôle jouait-elle dans le livre ? Pourquoi s'autorisait-elle à avoir cette arme alors que les armes étaient réservées dans la société aux militaires ? ne puis-je m'empêcher de penser. Toutes ces questions augmentèrent ma curiosité pour ce livre, je savais qu'il n'était pas de mon âge mais ma curiosité était telle qu'il fallait que je sache ce qui se passait dans ce livre et qui visiblement m'était interdit au vu de la réaction de Tom.

— Si tu veux, j'ai des journaux de foot ou des bandes dessinées à te donner, insista Tom.

— Non merci ! Je le prends et j'ai hâte de le lire !

— Prends-en soin alors ! Il est à mon grand frère et pense à me le ramener lundi à l'école.

— Tu peux compter sur moi Tom ! lui dis-je pour le rassurer.

J'avais bien raison de penser que ce livre était réservé aux adultes et Tom le savait, après l'avoir certainement lu sinon, il ne me l'aurait pas déconseillé. J'avais déjà les réponses à une bonne partie des questions que je me posais, il me restait à savoir ce qui était exactement écrit dans le livre et qui m'était visiblement interdit. Le seul moyen de le savoir était de parcourir les deux cent cinquante pages du livre. J'avais hâte d'être déjà à la dernière page.

Je savais que j'allais être confrontée dans ce livre au sexe, à la violence bref, aux choses interdites aux enfants de mon âge, mais l'idée ne me fit pas peur au contraire, j'étais de plus en plus excitée. Il fallait juste tout faire pour que personne à la maison ne le sache, seul Tom devait être au courant de ce que ce livre s'appropriait à m'offrir comme premières connaissances sur certains sujets tabous et interdits aux enfants.

Je pris donc le soin de bien cacher le livre sous mon tee-shirt, personne à la maison n'aurait la curiosité de voir le contenu du livre, c'est la couverture qui posait problème pas pour moi bien évidemment mais pour les autres membres de la famille ou d'autres personnes dans la maison. Que craignais-je exactement en lisant ce livre au vu et au su de tout le monde ?

Des jugements des autres certainement ! Une fille bien « éduquée » ne se permettrait pas de découvrir le sexe à mon âge, même en littérature, c'est mal vu par la société. Une fille bien « éduquée » se doit de ne pas déshonorer ses parents en lisant ce genre de livre, elle se doit d'aller à l'école sans bouder, comme si la scolarité était accessible à tous les enfants, les gens avaient tendance à oublier que l'école était réservée aux enfants riches qui arrivaient à manger le matin ou à midi pour suivre les apprentissages scolaires, que les besoins vitaux de certains enfants n'étaient pas comblés pour qu'ils aillent à l'école ou apprennent correctement. Qui pouvait aller à l'école dans ces conditions ? Pire encore, dans un quartier aussi pauvre que le mien, ceux qui arrivaient à poursuivre les études universitaires étaient des héros de la société. Je ne me sentais pas plus « éduquée » que les autres enfants ni avoir ce fameux caractère naturel avantageux pour suivre les apprentissages scolaires dans des conditions aussi difficiles, le seul caractère dont je disposais pour suivre les études scolaires m'a été offert sur un plateau par mes parents : c'était l'argent de mon père. J'étais consciente de la chance que j'avais à rentrer dans cette case de la société : celle des filles bien « éduquées » juste parce que la richesse financière de mes parents me permettait d'aller à l'école. La vie est vraiment injuste car nous ne naissons pas tous égaux face à un monde qui est en perpétuel mouvement, il aurait fallu que le créateur du monde, s'il existe comme le prétendent les créationnistes garde le monde fixe et que chacun naisse avec ce caractère avantageux et l'exprime

en son bon vouloir, là, on serait tous égaux. Malheureusement, certains enfants n'avaient pas la chance d'avoir les parents assez riches pour financer leurs études, par déduction et conformément à la tradition, ils n'étaient donc pas bien « éduqués » et auraient moins de chance de réussir socialement par le mariage comme le veut la coutume ou la tradition. En effet, la tradition veut qu'à un certain âge, généralement entre vingt et trente ans, la fille soit mariée et ait des enfants sinon elle deviendrait la risée de la société et même de sa propre famille.

J'avais peur que mes parents soient déshonorés en particulier ma mère en découvrant ce livre, elle ne méritait pas ça ! Et ne me le pardonnerait pas ! Si jamais elle découvrait le livre, c'était la punition garantie qui pouvait se manifester par des châtiments corporels ou encore la privation de repas, oui, je sais, je prenais des risques, mais que voulez-vous. J'étais persuadée que ce goût du risque faisait partie de mon émancipation, que mon envie de découvrir ce monde ailleurs était plus forte que le contexte familial ou social. Au final que faisais-je de mal en lisant ce livre ? Est-ce moi qui avais un problème ou encore la famille ou la société de façon générale ? Je ne saurais répondre à toutes ces questions mais elles étaient là indépendamment de ma volonté. Je me sentais différente, j'étais à la recherche d'une autre pensée ou d'une autre vision de la société, non pas que je n'aimais pas la société dans laquelle je grandissais mais j'étais animée par l'envie de connaître un autre monde comme un enfant qui va croire aux extraterrestres. Et malheureusement pour moi, je n'avais pas les moyens de savoir si ce monde existait ni où il était ! Je n'avais pas non plus les moyens pour y accéder ! Je rêvais tout en restant dans ce cadre familial et en évitant d'en parler à qui que ce soit, de peur d'être traitée de « possédée » ou de « maudite ». Faut dire qu'en Afrique noire en particulier au Congo, on a le don de voir le diable ou les démons partout : il y aurait les démons pour les sorties, les démons de la danse ou encore les démons pour les maris de nuit, pour ne citer que ces trois types de démons.

— D'où sors-tu ? me demanda ma mère en me voyant arrivée, mon livre bien caché sous mon tee-shirt.

Dieu merci ! Elle n'avait rien remarqué.

— J'ai passé l'après-midi chez Tom comme je te l'avais dit en sortant de la maison.

Elle le savait pourtant mais c'était des questions pièges pour savoir si j'étais bien chez Tom. Elle est douée pour ça et nous avions pris mes sœurs et moi l'habitude de contourner tous ses pièges avec facilité. Ainsi elle croyait nous manipuler mais c'était plutôt l'inverse : histoire de l'arroseur arrosé.

Maman était rassurée que je sois rentrée à temps de chez Tom. Je pris un par un les pas d'escalier qui mènent au salon, certains occupants de la maison étaient sur le canapé à jouer aux différents jeux de société, d'autres dans leur chambre pour travailler, il n'y avait pas de télé et chacun s'occupait comme il le pouvait, d'autres s'attelaient aux tâches ménagères, une vraie organisation d'entreprise dirigée de main de maître par Mme Toupi, ma mère.

Elle formait de bonnes femmes d'intérieur et de bons maris responsables de la famille en premier et de leur foyer dans un deuxième temps comme le veut la tradition. C'était là aussi sans compter sur moi. Trop occupée à gérer l'entreprise familiale, elle ne s'était pas rendu compte que j'étais différente de mes sœurs, que j'échappais à ses griffes ou à son éducation.

Je me dirigeai directement vers la chambre que je partageais avec une de mes sœurs et pris soin de cacher mon livre sans attirer l'attention de ma sœur qui travaillait sur son bureau. Je retournai ensuite dans la salle à manger pour rejoindre ceux qui étaient déjà attablés, nous mangions chacun notre tour en fonction de nos emplois du temps, ce qui fait que la nourriture était toujours présente sur la table. Nous mangions en faisant attention à ce que ceux qui passeraient après puissent également s'alimenter. Malheur à celui ou à celle qui ne respecterait pas la règle, il aurait affaire à Mme Toupi.

Je mangeais en pensant à mon livre, comment allais-je faire pour le lire sans choquer les douze occupants de la maison. Ils étaient présents partout : dans la parcelle, les chambres, au salon, même dans la cuisine. C'était impossible de le lire dans les toilettes, on n'en avait qu'une pour toute la maison, j'arrivais au point où je regrettais de l'avoir pris, en plus, il fallait le rendre dans deux jours. À l'école non plus, ce n'était pas possible, aucun ami ne devait être au courant que j'étais en possession d'un livre interdit aux enfants de mon âge. C'était un secret entre moi et Tom, même son frère n'était pas au courant, je devais rendre le livre sans qu'il se rende compte que Tom me l'avait donné.

Et pourtant, j'étais persuadée que je ne faisais rien de mal, que je ne faisais de mal à personne, c'était injuste de m'empêcher de lire ou encore de ne juger un livre que sur sa couverture, encore un jugement sans fondement, pensais-je, tout en terminant mon assiette. Il y a quelque chose qui ne tournait pas rond dans cette société, cela ne faisait qu'augmenter mon envie d'ailleurs.

Je me consolais en arrivant dans la chambre en me disant finalement que je n'avais peut-être pas le droit de le lire, que cela représenterait un danger pour moi, et si je faisais une grosse erreur en le lisant ? En plus, des difficultés liées au manque d'intimité pour lire tranquillement mon livre, s'ajoutait une autre contrainte : il fallait le lire que le jour ! Le peu de lumière dont nous disposions la nuit en l'absence d'électricité, c'était la bougie ou les lampes à pétrole et elles étaient utilisées en priorité par ceux qui faisaient leurs devoirs.

Pleine d'imagination, et vu que c'est la couverture qui semblait poser problème, je décidais de l'arracher, je la déchirais alors rapidement en plusieurs morceaux en profitant de l'absence de ma sœur dans la chambre. Personne ne serait curieux de feuilleter ni de lire ce livre sans sa couverture, on ne lisait jamais à la maison même la bible qui traînait sur le buffet n'a jamais été lue, ni par ma mère qui était pourtant croyante jusqu'au bout des ongles, ni par quelqu'un d'autre et pourtant, c'est par elle que l'on rentrait au paradis ! Que les fidèles de dieu obtenaient par elle la vie éternelle, elle était

là à titre décoratif, « Elle fait fuir les mauvais esprits ! » disait souvent ma mère, personne ne la touchait, à plus forte raison un livre sans couverture, il n'attirerait la curiosité de personne dans la maison, au contraire, personne ne le regarderait ! On me prendrait pour une folle de lire un livre qui faisait plus d'une centaine de pages.

Sans couverture, je pouvais lire mon livre en toute quiétude dans tous les endroits de la maison, toute la journée et tout le week-end. Que dirais-je à Tom ? Me ferait-il confiance une deuxième fois quand il saura que j'ai arraché la couverture du livre ?

Peu importe, il fallait que je lise, enfin ! Je répondrais à toutes ces questions avec Tom le moment venu. Je trouverais bien une excuse à lui faire avaler. Je lis d'un trait toutes les deux cent cinquante pages du livre et comme pouvait le suggérer la couverture, il y avait bien des scènes de sexe et de violence. Je n'ose même pas imaginer la réaction de ma mère si elle avait lu ne serait-ce que la moitié de ce que j'avais lu sur les scènes de sexe, les scènes décrites par l'auteur étaient assez violentes pour une fille de mon âge, c'est moi qui avais au final un problème pour lire des choses comme ça à onze ans, aucune fille bien « éduquée » de mon âge ne se permettrait de faire une telle chose. Curieusement, cela ne m'avait pas choquée au contraire, cela m'avait même plu, j'en voulais d'autres !

— Puis-je avoir le livre ? me demanda Tom discrètement le lundi à la sortie de l'école.

— Tiens ! lui dis-je en lui tendant le livre sans couverture.

— Tu es sérieuse ? Et pourquoi l'as-tu enlevée ? dit-il en parlant de la couverture du livre ?

— Excuse-moi Tom ! Je ne l'ai pas fait exprès !

Je savais qu'il ne m'excuserait pas car de son côté, il risquait beaucoup avec la réaction de son frère, la confiance était donc définitivement rompue.

— Tu peux le garder, tu es bien consciente que je ne pourrai pas le remettre dans cet état à mon frère. C'est sa collection préférée te rends-tu compte ?

Je peux comprendre que ce soit la collection préférée de son frère, si j'avais son âge, j'aurais la même collection chez moi, non pas pour les scènes sexuelles assez violentes mais de par l'histoire racontée dans le livre : La piste de Brazzaville, elle, était basée sur des faits réels. Un cousin de ma mère avait perdu la vie dans cet accident d'avion DC10 dans le désert du Niger en 1989, ayant tué les cent soixante-dix passagers plus les membres de l'équipage. Il n'y avait aucun lien qui avait été fait à l'époque entre cet accident et les autorités congolaises et celles de la Libye. Quand je pense que la fille sur la couverture était une Congolaise ! Et pourquoi n'y en avait-il pas des comme ça dans mon quartier ? ne puis-je m'empêcher de poser comme question en souriant.

Malheureusement, le rêve s'arrêtait là pour moi avec le refus de Tom de me prêter d'autres livres de la même collection ! Je n'avais pas non plus l'argent pour m'acheter des livres, pas de bibliothèque à l'horizon, on ne

faisait pas de sorties culturelles pour trouver des livres, j'étais en manque de livre, de lecture et je n'avais aucune solution pour combler ce manque. Je croisais mes doigts en me disant que le moment viendrait où je pourrais avoir tous les livres que je voudrais pour découvrir les sociétés d'ailleurs.